

---

## Le paradoxe d'un patrimoine autochtone dans la communauté pionnière des Badaga (monts Nilgiri, Inde du Sud)

Véronique Chapoullié, Christelle Hinnewinkel

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Chapoullié Véronique, Hinnewinkel Christelle. Le paradoxe d'un patrimoine autochtone dans la communauté pionnière des Badaga (monts Nilgiri, Inde du Sud). In: Patrimoines et développement dans les pays tropicaux. IXe Journées de Géographie Tropicale, La Rochelle, 13 et 14 septembre 2001. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2003. pp. 353-364. (Espaces tropicaux, 18);

[https://www.persee.fr/doc/etrop\\_1147-3991\\_2003\\_act\\_18\\_9\\_1136](https://www.persee.fr/doc/etrop_1147-3991_2003_act_18_9_1136)

---

Fichier pdf généré le 24/05/2023

## Résumé

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la communauté badaga, originaire du plateau de Mysore partage les monts Nilgiri avec trois communautés tribales. Installée dans cette moyenne montagne tropicale entre le XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, elle demeure aujourd'hui essentiellement dans le haut pays entre 1 400 et 2 200 m d'altitude. Cette population estimée à environ 145 000 personnes au début des années 1990 (Hockings, 1992) est subdivisée en de nombreuses phratries plus ou moins endogames dont tous les clans sont exogames. Les Badaga sont considérés depuis l'époque britannique comme une communauté autochtone des Nilgiri.

Cette région connaît à partir du XIX<sup>e</sup> siècle de profonds bouleversements liés à l'arrivée des Britanniques et d'immigrants originaires des plaines avoisinantes, au développement des cultures commerciales, et à l'introduction de nombreuses espèces végétales exotiques. La communauté badaga inscrite à la fois dans un patrimoine naturel et socioculturel hérité de la période pré-britannique, et dans ce récent contexte de développement économique semble se distinguer des autres communautés tribales par son caractère pionnier, et de la population immigrante récente par ses racines montagnardes. Elle se singularise par sa capacité d'innovation au fil des siècles tout en construisant son identité.

Des légendes toda, kota et alu kurumba mettent en évidence l'intégration de cette population d'immigrants dans la société des Nilgiri et ainsi son ancrage dans cette montagne. L'histoire des pratiques agricoles badaga révèle une capacité d'innovation de cette communauté. Ces agriculteurs originaires des basses altitudes (le plateau de Mysore est à 900 m) se sont adaptés aux conditions montagnardes (élevage transhumant, agriculture itinérante, culture de millets) puis ont su intégrer les nouvelles techniques introduites par les Britanniques' (cultures commerciales de légumes européens et de théiers). Dans le paysage agricole actuel badaga dominé par les cultures commerciales, les terrasses traditionnelles (inclinées dans le sens de la pente) persistent. Bien que les Badaga aient préservé leur système interne de phratries, ils ont cessé les relations d'échanges économiques avec les autres communautés traditionnelles des Nilgiri au profit d'une intégration dans l'économie nationale. L'abandon des pratiques autochtones au profit des pratiques pionnières remet-il en cause l'identité badaga ou bien la construit-il ?

# Le paradoxe d'un patrimoine autochtone dans la communauté pionnière des Badaga (monts Nilgiri, Inde du Sud)

Véronique CHAPOULLIÉ

Christelle HINNEWINKEL

Document de recherche du MDR, Institut de Géographie, Université Bordeaux-Mérignac, 35171 PESSAC cedex, France. [veronique.chapoullie@univ-bordeaux-mérignac.fr](mailto:veronique.chapoullie@univ-bordeaux-mérignac.fr)  
[christelle.hinnewinkel@univ-bordeaux-mérignac.fr](mailto:christelle.hinnewinkel@univ-bordeaux-mérignac.fr)



**Mots-clés :** Inde du Sud, Tamil Nadu, monts Nilgiri, Badaga, patrimoine autochtone, pionniers, terres de pratiques agricoles.

**Résumé :** Des le XVII<sup>e</sup> siècle, la communauté badaga, originaire du plateau de Mysore, partage les monts Nilgiri avec trois communautés tribales. Installée dans cette moyenne montagne tropicale entre le XII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, elle demeure aujourd'hui essentiellement dans le haut pays entre 1.000 et 2.200 m d'altitude. Cette population estimée à environ 145.000 personnes au début des années 1990 (Hewings, 1992) est subdivisée en de nombreuses plantations plus ou moins endogames dont tous les clans sont exogames. Les Badaga sont considérés depuis l'époque britannique comme une communauté autochtone des Nilgiri.

Cette région connaît à partir du XIX<sup>e</sup> siècle de profonds bouleversements liés à l'arrivée des Britanniques et d'immigrants originaires des plaines voisines, au développement des cultures commerciales, et à l'introduction de nombreuses espèces végétales exotiques. La communauté badaga insérée à la fois dans un patrimoine naturel et socioculturel hérité de la période pré britannique, et dans ce récent contexte de développement économique semble se distinguer des autres communautés tribales par son caractère pionnier, et de la population immigrante récente par ses racines montagnardes. Elle se singularise par sa capacité d'innovation au fil des siècles tout en construisant son identité.

Des légendes *toda*, *tota* et *ada* *karamba* mettent en évidence l'immigration de cette population d'immigrants dans la société des Nilgiri et ainsi son ancrage dans cette montagne. L'histoire des pratiques agricoles badaga révèle une capacité d'innovation de cette communauté. Ces cultures des vallées des basses altitudes du plateau de Mysore, est à 100 m, se sont adaptées aux conditions montagnardes (élevage transhumant, agriculture itinérante, culture de millets) puis ont intégré les nouvelles tech-

riques introduites par les Britanniques – cultures commerciales de légumes européens et de théiers. Dans le paysage agricole actuel badaga domine par les cultures commerciales, les remesses traditionnelles – inclinées dans le sens de la perte – persistent. Bien que les Badaga aient préservé leur système interne de pyramides, ils ont cessé les relations d'échanges économiques avec les autres communautés traditionnelles des Nilgiri au profit d'une intégration dans l'économie nationale. L'abandon des pratiques autochtones au profit des pratiques plurielles rendent-il en cause l'identité badaga ou bien la construisent-elles ?

## Introduction

Dans la chaîne des Ghats occidentaux en Inde du Sud, la communauté badaga estimée au début des années 1990 à 115 000 personnes<sup>1</sup> (Hollaxos, 1992) partage l'espace du haut pays des Nilgiri avec quelques communautés tribales et une importante population issue d'une immigration récente. Avant l'installation des Badaga, ce pays semble avoir été occupé par trois communautés tribales, les Toda, les Kota et les Alu Kurumba ; puis à partir de l'époque coloniale, de nombreuses personnes originaires des « plaines » environnantes sont venues travailler dans les plantations de théiers ou sur les chantiers de construction et se sont progressivement installées de façon définitive dans cette montagne qui culmine à 2 636 m (fig. 1).

La communauté badaga, probablement constituée à la suite de plusieurs vagues d'immigration entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, possède une langue et s'identifie à une histoire commune – descendants d'immigrants originaires de villages du plateau de Mysore au nord – en se reconnaissant notamment un nom, les Badaga, « ceux du nord ». L'histoire des Badaga mais aussi des Toda, Kota et Alu Kurumba nous est parvenue essentiellement à travers des légendes et des chants car elles sont des communautés oralistes et très peu d'écrits en font référence avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De nos jours, la majorité des Badaga vivent entre 1 200 et 2 200 m d'altitude dans le haut pays des Nilgiri<sup>2</sup> et de nombreuses familles appartiennent à la classe moyenne des principales villes de cette région, même si la plupart des Badaga sont toujours de

petits agriculteurs. Lorsqu'un Badaga présente sa communauté brièvement, il prie en avant le fait d'être né dans les Nilgiri, d'être propriétaire terrien et de pratiquer la culture des légumes ou de posséder une plantation de théiers. La plupart des familles badaga possède en effet une terre : soit seulement quelques cents à proximité du village, soit plusieurs acres à quelque distance de celui-ci.

La constitution de leur communauté et leur large contribution à la mise en culture des terres de la région ont inscrit les Badaga dans cet espace et ont engendré la création d'un patrimoine. Ce dernier apparaît comme une originalité, en ce sens que les Badaga tout en se reconnaissant descendants d'immigrants s'affirment de nos jours comme des autochtones – *azha* «soi-même» et *dzha* «terre». Comment ce patrimoine, reflet d'un développement passé, est-il de nos jours réinvesti pour assurer une amélioration des conditions de vie ?

Des particularités de la construction de ce patrimoine sont examinées dans une première partie en étudiant plus particulièrement des légendes toda, kota, alu kurumba racontant l'origine des quatre communautés autochtones du haut pays afin d'appréhender la place et la spécificité de la communauté badaga dans la société de cette région. La fonction d'agriculteur étant essentielle pour cette communauté et cela depuis son origine, l'analyse de l'évolution des pratiques agricoles permet dans une deuxième partie d'essayer de saisir les relations entre deux processus qui semblent parfois antagonistes, patrimonialisation et développement.

## I - La construction d'un patrimoine : d'allochtone à autochtone

Avant l'arrivée des Badaga, les Nilgiri ou montagnes bleues étaient peuplées par trois communautés désignées comme *Mudala* / *Pala* (aujourd'

d'hui : les Toda, pasteurs, les Kota, artisans et musiciens) et les Alu Kurumba, chasseurs-cueilleurs et sorciers. L'absence de Badaga sur ce





être en lien avec plusieurs familles dans différents villages d'une même communauté – en effet, pour 7 villages kota dénombrés, on comptait une centaine de hameaux toda, plusieurs centaines de villages badaga et plus d'une cinquantaine de villages alu kurumba. Le pacte passé entre deux familles était réglementé et était d'une haute valeur sociale parce qu'il liait non seulement deux familles mais aussi les deux villages. Le manquement à un échange pouvait être la cause de désengagement pour un certain temps, voire parfois entraîner une rupture avec le village de la famille désavouée et donc avoir de graves conséquences sur l'organisation sociale. Ces relations d'un type *uzun* particulier ont perduré jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et ont progressivement disparu avec l'introduction de nouveaux modes de vie. Ces échanges économiques et rituels n'ont pas pour autant évité des relations conflictuelles.

Dans les premières phases d'établissement, les Badaga se sont installés avec ou sans accords préalables dans des hameaux toda, le plus souvent inoccupés en raison de l'extinction de – dans l'extinction peut être due à des épidémies amenées par des Badaga – et dans des hameaux alu kurumba «libérés». P. HORTON (1980) écrit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle ces derniers étaient «cédés» car les Badaga commettaient sur ces prétendus sorciers, des expéditions punitives avec incendies et souvent mort d'hommes. D. KIPP s'accorde aussi à dire que les Mu Kurumba auraient été forcés à quitter le plateau pour s'installer sur ses rebords et ses pentes : «Le fait que de nos jours, certains sites de dolmens et de cairns se trouvent dans des zones totalement occupées par des Badaga et aussi des Toda, et que de plus, les noms de villages dans ces zones indiquent une présence antérieure des Mu Kurumba» cf. NOBLE, 1976, p. 123, renforce la théorie que l'établissement des Badaga, avec le temps, a forcé les Mu Kurumba à descendre (KIPP, 1985, p. 505).

Ces histoires racontées de père en fils sont toujours vivaces dans l'esprit des générations actuelles. Lors d'un terrain dans les Nilgiri en 1998, un jeune interprète badaga qui accompagnait V. Chaponillie dans des villages alu kurumba disait combien il était pour lui important d'accompagner une personne dans des villages de «cette pauvre communauté alu kurumba oubliée». N'y avait-il pas derrière cette réflexion toute l'ambiguïté des relations entre ces deux communautés

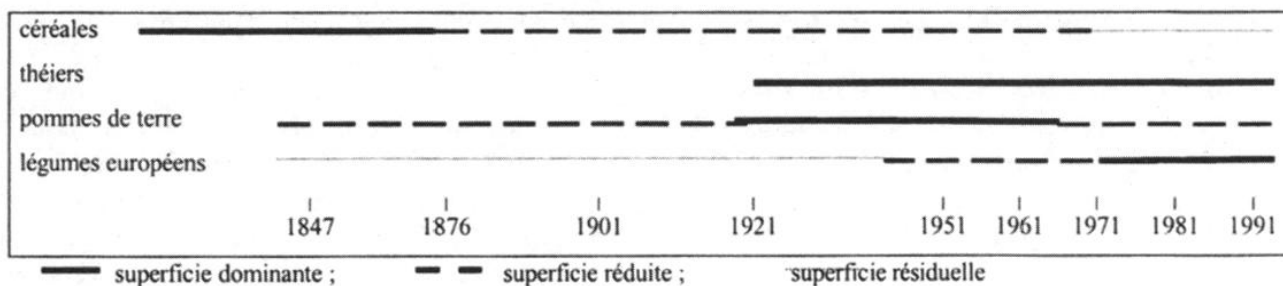
telles qu'il les a illustrées par plusieurs histoires vécues dans sa famille ? Son grand père, au début du XX<sup>e</sup> siècle s'est joint à des raids sur des villages alu kurumba, où il a participé à des meurtres. Son père, chef du village de Lakkamari dans le taluk de Kotagiri racontait que dans les années 1980, un des grands sorciers alu kurumba du village Anyon, nommé Shatta, mort dit-on à cause d'un mauvais sort donné par un autre sorcier, hantait régulièrement son village la nuit. Les habitants avaient tellement peur de le rencontrer sous différentes formes – éléments physiques naturels, animaux, esprits – que pendant des années, à la tombée de la nuit, ils s'enterraient chez eux jusqu'au lendemain matin.

Les effets de l'installation des Badaga sur les villages kota auraient été moins violents mais ils ne sont connus qu'à travers des légendes kota. «Y *ba* au *peuplement kota*» rapportée par VIROUSI, 1969, *Étude de géographie humaine et sociale des Badaga et autres tribus dans le Nilgiri pour l'Asie méridionale et centrale. Etude de Mysore, et Kota et de la population autochtone dans différents villages ethnographiques des Nilgiri. Les populations autochtones dans le Nilgiri* ont *longue* et *court* de *peuplement kota* sont les *ba*. Cette histoire suggère qu'avant la venue des Badaga, les Kota vivaient dans un seul et même village ou dans différents hameaux proches les uns des autres.

L'établissement des Badaga dans cette montagne a eu pour conséquence une nouvelle répartition des communautés dans le plateau. Le domaine des Toda ne s'étend plus qu'entre 1 800 et 2 200 m, alors qu'il semblerait qu'auparavant certains de leurs hameaux se trouvaient à des altitudes plus basses : les Mu Kurumba qui demeurent aujourd'hui sur les versants sud-ouest, sud-sud-est et est à la limite du plateau entre 900 et 1 600 m, auraient vécu autrefois au dessus de 1 500 m et enfin les Kota se seraient dispersés sur le plateau. Au fil des siècles, les Badaga se sont établis sur une bonne partie du plateau, essentiellement à l'est entre 1 500 m limite de l'expansion de la malaria et 2 000 m limite de la production de millets.

Comme nous l'avons vu en parcourant ces quelques légendes, il ne fait aucun doute, tant pour les communautés tribales que pour les Badaga eux-mêmes, que ces derniers sont des immigrants dont la communauté s'est constituée – dans les





Sources : Oudéroum, 1847 ; *Journal de l'Exploration Scientifique de l'Afrique Occidentale*, 1853 ; Kmsiammih S., 1953 ; *Culture*, 1961 ; *Culture*, 1998 ; *Agribusiness, Oils, Cereals and Vegetables in Cameroon*, R. 1998.

Figure 2 : Estimation de l'évolution de l'utilisation des terres cultivées badaga

présentes dans les jardins. Parmi les espèces végétales observées par les premiers Européens qui ont visité cette région, seuls l'ail et la moutarde y sont encore présents de nos jours. En 1603, le père Yacome Finicio note la présence de riz « probablement importé de la plaine », lentilles, graines de moutardes, ail, et grains de céréales dont le tégument est adhérent (Iz : RIVERS, 1906). Puis en 1818, John Sullivan signale des cultures de blé, orge, pois, opium, ail et moutarde (FRANCIS, 1908, p. 108). Les recherches de Paul Hockings dans les années 1960, l'ont conduit à affirmer que les Badaga cultivaient, au début du XIX<sup>e</sup> siècle du blé, de l'orge, des millets (*Sorghum pallidum*, *S. inthron*, *L. usin*, *conarata*, *Pennisetum miliare*), du pavot, de l'amarante, de la moutarde, des légumineuses (*Pisum arvens*, *Phaseolus mungo*, *Cicer arabicum*, *Dal* *chus hibida*), du poivre, des graines d'*Hibiscus scaberrimus*, de l'ail, de l'oignon, du fenugrec, des citrouilles, et des courges (HOCKINGS, 1980, p. 137). Aujourd'hui, la plupart des jardins badaga produisent de l'ail, de la moutarde, de l'amarante, des citrouilles, des haricots, des radis et des oignons. Dans les champs badaga dominent des plantes que l'on pourrait qualifier d'exotiques à cette région : des légumes européens (pomme de terre, carotte, radis, betterave, choux...) et des théiers. Cette dernière culture semble prendre de plus en plus d'importance. De nos jours, certains Badaga envisagent de promouvoir un « thé badaga » afin de mieux maîtriser la commercialisation de leur production<sup>1</sup>. Cela leur permettrait probablement aussi de faire reconnaître leurs compétences d'agriculteurs.

La reconstitution de la succession des plantes cultivées par les Badaga permet de constater que

le patrimoine « d'origine », celui constitué lors de la formation de cette communauté (les céréales à partir de variétés locales mais probablement aussi de variétés introduites par eux, est de nos jours un « patrimoine résiduel ». Ces céréales ne font plus partie de l'alimentation quotidienne et les champs sont utilisés pour d'autres cultures. Dans les jardins qui peuvent être les témoins d'une spécificité communautaire et ainsi constituer un « patrimoine vivant » sont associées des plantes d'introduction très récente (notamment des radis avec des plantes cultivées depuis plusieurs siècles : ail et moutarde) et des plantes dont l'introduction n'est pas datée (amarantes, citrouilles, haricots et oignons). Ces petites parcelles entretenues par les femmes représentent un véritable patrimoine dans la mesure où elles ne produisent pas à des fins commerciales. Mais même dans les champs, essentiellement consacrés à des cultures commerciales, il semble qu'actuellement se met en place un processus d'appropriation de la culture des théiers en voulant faire reconnaître un savoir-faire badaga dans ce domaine. Les terres semblent être toujours un élément fondateur pour le développement de cette communauté.

## B. L'aménagement des pentes cultivées : la persistance des terrassettes

L'adoption de nouvelles plantes cultivées a conduit les Badaga à faire évoluer leurs techniques agricoles. Aujourd'hui, les plus gros propriétaires utilisent les techniques de plantations conseillées par l'UPASI<sup>2</sup>. Ainsi, il n'est pas rare de voir une plantation de théiers d'une vingtaine d'hectares (8 ha) parfaitement conduite avec une table de cueillette

régulière, des arrosages d'ombrière, des fosses pour ralentir l'écoulement de l'eau, des drains pour diriger le surplus et parfois même des murs en pierres pour retenir la terre. À côté de ces plantations, les parcelles de théiers des plus petits propriétaires (moins de 2 acres) ne disposent pas de tous ces aménagements. Les plants de théiers gardent une forme en boucle et sont distants les uns des autres (car les pieds morts sont rarement remplacés), aucun fossés et drains ne sont construits et la couverture d'ombrière est souvent, soit trop dense (afin de retirer un revenu de la vente des arbres), soit absente (après la vente des arbres). L'investissement nécessaire pour construire les aménagements de la pente conseillés par l'U.P.A.S.I. est trop élevé pour un petit propriétaire qui n'a pas d'autres revenus que celui tiré de sa terre. Si les Badaga n'adoptent pas toujours les techniques modernes, c'est en partie pour des raisons financières et matérielles (ces techniques demandent surtout beaucoup de main d'œuvre), mais c'est aussi parce qu'ils ont leur propre système d'aménagement de la pente. Ainsi dans les parcelles maraîchères et les jardins proches des maisons, les Badaga ont l'habitude de construire de petites terrasses inclinées dans le sens de la pente.

L'origine de ces terrassettes semble remonter à l'époque prébritannique. L'espace agricole était alors réduit, les terres du haut pays étaient essentiellement recouvertes de formations herbacées. L'agriculture badaga était permanente sur des parcelles proches des villages et itinérante sur des terres plus éloignées. Les champs badaga autour des villages, nommés *bañibōni* [Bad. *bañi* = terre cultivée proche du village] étaient aménagés en petites terrasses inclinées dans le sens de la pente pour évacuer l'eau tout en réduisant la force de gravité. Les deux cultures conduites chaque année sur ces parcelles de mai à septembre puis d'août à décembre demandaient un apport en fumier régulier pour maintenir la fertilité du sol. Sur ces terres étaient cultivés des millets et légumineuses [lentilles, *L. *arabizhā**] regroupés sous le nom de *bañi-ōr* [Bad. *village* + grains]. Ces derniers se distinguaient des grains à plus faible valeur nutritive les *kañi-ōr* [Bad. *forêt* + grains], cultivés sur les parcelles temporaires plus à l'écart des villages. Certaines des terres à l'écart étaient en effet mises en culture après défrichage de la forêt, les *kañibōni*. D'autres cultures itinérantes étaient également pratiquées sur des terres non boisées, les *kañibōni*, et changeaient d'emplace-

ment chaque année sur la fertilité des sols s'épuisait rapidement.

Les Britanniques qui considéraient que cet usage extensif des terres était néfaste pour le développement de la région ont cherché, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à supprimer la pratique des cultures itinérantes. En 1863, la législation interdisant le défrichage des forêts pour créer une parcelle cultivée impose la disparition de fait des *kañibōni* et à partir de 1861, les *kañibōni* ne pourront plus être créés en raison de l'établissement d'un cadastre (*Land Revenue Act*, 1881-1884). Cet enregistrement des terres imposé par les Britanniques afin de prélever une taxe foncière a conduit à interdire la pratique des cultures itinérantes. Ne pouvant pas payer l'impôt pour toutes les terres qu'ils avaient l'habitude de cultiver, les agriculteurs n'ont déclaré qu'une partie des terres utilisées, moins de 0,14 % des terres du haut pays ont été enregistrées comme propriété privée (500 acres) à l'époque de ce premier cadastre. L'agriculture itinérante n'a pas pour autant disparu à cette époque mais elle a progressivement diminué, et ainsi une partie des pratiques agricoles badaga a été abandonnée au profit d'une agriculture plus intensive qui a favorisé le maintien du système des terrassettes.

Toutefois si ce système est encore utilisé, nous pouvons nous demander s'il est bien adapté à la situation actuelle. D'une part, il a été mis en place à une époque où la population de cette région était nettement moins importante<sup>22</sup> et donc les superficies cultivées beaucoup plus réduites. D'autre part, les terrassettes n'ont pas été créées pour retenir la terre de surface car les sols sont très épais dans les Nilgiri et le système de production agricole badaga disposait d'autres atouts, le fumier<sup>23</sup> en abondance et de nombreuses terres disponibles. De nos jours, dans un contexte d'exploitation intensive des terres, les scientifiques du Centre d'Étude pour la Conservation des Sols et de l'Eau d'Ooty proposent d'autres systèmes de terrassement pour remplacer ces terrassettes qui ont l'inconvénient de favoriser l'érosion de surface des sols et donc l'appauvrissement en éléments organiques. Mais rares sont les maraîchers badaga qui ont adopté les méthodes proposées par ce centre de recherche, ce qui a conduit les techniciens agricoles à estimer que les Badaga ne savent pas aménager correctement les pentes pour les cultiver. Pourtant, l'étude de Paul HODKINGS (1980, pp. 47-62) sur l'étymologie des noms de village

nous apprend que la topographie est une référence souvent utilisée pour dénommer les lieux. Parmi la liste établie des noms de 311 villages badaga, l'étymologie des noms de 102 villages indique un caractère de la topographie. Cet anthropologue note que les noms donnés par les Badaga font rarement référence aux premiers Badaga installés ou bien aux villages d'origine, alors que cette pratique semble répandue chez la plupart des pionniers. En revanche, les noms de villages badaga qui indiquent une observation détaillée de la topographie locale ainsi que de la nature du sol, 52 noms, et de la végétation, 37 noms, permettent de supposer que cette communauté connaît ou connaissait les caractéristiques physiques des milieux de cette montagne et invitent à reconsidérer les connaissances agricoles badaga. Au crédit des pratiques agricoles badaga, ce système de petites terrasses inclinées dans le sens de la pente présente l'avantage de ralentir la vitesse d'écoulement de l'eau de surface sans la stopper, et ainsi d'éviter une infiltration non importante de l'eau qui dans des sols argileux et épais conduirait à un alourdissement de la terre et donc favoriserait les glissements de terrain. Ce système de terrasses, avec ses avantages et ses inconvénients, l'appréciation des scientifiques semble excessive et les mesures qu'ils proposent pour arranger les pertes gagneraient probablement à prendre en compte les pratiques locales qui sont mieux adaptées aux conditions économiques locales (ibid.).

Les Badaga ont délaissé une partie de leur culture traditionnelle des terres. Autrefois, ils avaient l'habitude de défricher des terres selon leur besoin, de les cultiver quelques années puis de les abandonner (HOCKING, 1989, p. 187). A l'ourd'hui, il n'existe plus de cultures itinérantes et les parcelles cultivées de façon permanente sont parfois situées à une demi-heure de marche de la maison. L'agriculture badaga est passée en moins d'un siècle d'une époque où l'on sème beaucoup en espérant récolter quelque chose à une époque où il est nécessaire de faire produire au plus la terre que l'on possède. La rareté des terres cultivées, dans un premier temps en raison de la législation mise en place par les Britanniques, puis de nos jours en raison de la considérable augmentation de la population dans cette zone, impose les pratiques agricoles plus intensives qui nécessitent des aménagements de la pente. Pour cultiver des

terres dans ces conditions, les Badaga utilisent leur système de terrasses qui est moins coûteux à créer que celui proposé par les agriculteurs modernes.

Toujours intéressés par la mise en culture de leurs terres, les Badaga ont investi dans la culture des théiers et supprimé les terrasses de certaines parcelles maraîchères pour créer des plantations. Ce choix de devenir des petits planteurs est influencé par divers facteurs. D'une part, de nombreux personnes badaga sont aujourd'hui employées dans des familles non agricoles mais disposent toujours de quelques acres de terre qu'elles souhaitent garder et mettre en culture. Dans ces conditions, les plantations de théiers ont l'avantage de demander moins de main d'œuvre et de surveillance que les cultures maraîchères. D'une part, la politique du gouvernement qui soutient une augmentation de la production indienne de thé et considère les plantations de théiers comme un moyen de lutte contre l'érosion des sols, afin de réduire l'emplacement des sacs de farine, favorise le développement de cet écueil.

Les agriculteurs badaga qui décident de utiliser les techniques agricoles les plus modernes peuvent toujours être considérés comme étant des pionniers, mais à l'instar non plus de nouvelles terres, mais dans de nouvelles méthodes pour cultiver les plantes existantes. Contrairement à la pente, et en même temps, les familles les plus modestes qui ne peuvent pas changer les techniques agricoles traditionnelles de la pente ont opté pour les nouvelles cultures de légumes et théiers.

À côté de ces motivations économiques, leur attachement à la terre et leur désir de voir leur terre en culture influencent probablement aussi ce choix de devenir des planteurs. De nos jours, pour les Badaga, une plantation de théiers est essentiellement une activité préséleuse par l'identification avec les grandes plantations modernes, mais elle leur permet aussi de maintenir un patrimoine foncier. Les techniques agricoles utilisées par les Badaga évoluent afin de préserver ce patrimoine mais aussi afin d'améliorer leurs conditions de vie. Bien qu'étant obligés de s'enfermer dans des activités non agricoles à l'arrière des plantations successives, de nombreux Badaga souhaitent garder une petite parcelle et construire une maison au village comme pendant leurs années passées au village. La maison traditionnelle dans ce village est généralement représentée par le toit des filles et représente

la mode africain, sont de plus en plus nombreux au sein des lignes de maisons à toit enattes à deux pignons.

## Conclusion

La recherche de liens entre patrimoine et développement par l'analyse de l'histoire de la communauté badaga et de certaines pratiques agricoles, nous a amenées à nous interroger sur les « restes » de développement transférés dans la société actuelle et sur les multiples facettes que peut revêtir le patrimoine badaga. Cette interprétation de la relation entretenue par les Badaga avec leur patrimoine qui n'est pas, à nos yeux, une caractérisation définitive de l'identité de cette communauté, elle aura été aussi pour nous l'occasion de clarifier notre idée de la notion de patrimoine.

Le patrimoine est à la fois un ensemble d'éléments hérités qu'une communauté peut réinvestir pour évoluer et une base qui participe à l'orientation des processus de développement. Certains héritages sont résiduels comme les céréales, les échanges économiques et rituels avec les communautés tribales ou les vêtements traditionnels qui ne sont plus autre portés que par les femmes âgées (photo 1). D'autres sont bien vivants comme la langue, les chants et le théâtre. Ou bien comme les terres et les terrassettes qui sont tou-

jours en cours, sont parties même construites à des fins de développement linéaire traditionnel.

Nous sommes engagées dans le processus de développement. À côté de ces pratiques traditionnelles, le processus de patrimonialisation semble toujours actif. La volonté d'associer leur identité à la culture des théâtres hérités de l'époque coloniale en intégrant celle-ci à leur patrimoine commence en effet à s'affirmer au sein de la communauté badaga. L'identité de cette communauté d'agriculteurs se fonderait donc davantage sur ses capacités d'innovation que sur des pratiques traditionnelles. L'abandon d'une importante part de ces dernières n'empêche pas pour autant la persistance d'un sentiment d'appartenance à la communauté et d'attachement au « vil village ».

Alors qu'une mythologie ontologique permet aux Toda, aux Kottu et aux Ahi Kurumba de s'enraciner dans les Nilgiri, chez les Badaga, l'illusion d'enracinement primaire prendrait forme dans leur revendication de propriétaires terriens agriculteurs et de pionniers, mais aussi dans leur pragmatisme.

**Remerciements :** Nous remercions C. Amelique, Phil. Rabin et A. L. de la Hina Winkel de nous avoir invités à la *Chambre d'habitation badaga*.

## Notes

<sup>1</sup> Depuis le recensement de 1981, lors de l'imposition de la langue maternelle, le badaga n'est plus considéré comme étant distinct de l'arnada. P. Hodi nous a donc proposé une étalonnage de la population badaga à partir des données des précédents recensements.

<sup>2</sup> Phil. Hodi nous est un anthropologue américain qui rédige une thèse sur la société badaga. Il est probablement le chercheur occidental le plus actif à propos de cette communauté. Pour plus de précisions, consultez la bibliographie sur les Nilgiri Hills ci-dessous (1996).

<sup>3</sup> Parmi les 228 297 habitants du haut pays, Censit 1991, les communautés tribales représentent 25 % de la population et les descendants des immigrants environ 80 %.

<sup>4</sup> Sur le plan rural des Western Ghats dans le massif des Nilgiri, les résidents vivaient en un grand ouest et le nord est en haut pays. Il est à noter que les villages créés par les Badaga sont dénommés In la haut pays. Hodi nous a (1980) p. 32.

<sup>5</sup> Laok, (1986) p. 113-114.

<sup>6</sup> Voir la bibliographie ci-dessus avec une liste de références dans la liste des tribus qui bénéficient d'avantages réservés. Les tribus sont des communautés ethniques qui ne sont pas intégrées dans le système des castes.

<sup>7</sup> La langue des Ahi Kurumba, décrite par D. Kapp est très proche de la langue des Badaga. Les deux peuvent être considérées comme des variantes dialectales de la langue badaga. Cette dernière est habituellement souvent référencée à propos des Nilgiri. Les rapports conflictuels entre les deux communautés ne sont pas un démenti de cette proximité. De nombreux rituels culturels témoignent de ce contact étroit qui oblige une des deux communautés à se promouvoir identité culturelle. Il y a recoupements partiels entre les deux, vestimentaire, rituel, le dieu Hingadeva commun aux deux, certaines pratiques rituelles badaga qui rapprochent bien plus les Badaga des autres populations des Nilgiri que des Hindous de Karnataka du XIX<sup>e</sup> siècle (renseignés traités par C. Poul, R. Hodi et moi-même de la lecture de ces articles).



## Orientation bibliographique

- BALAKRISHNAN, R. 1999. *Badaga: A tribal language of India*. Annamalainagar, India, Annamalai University, 370 p.
- BRELLKS, J.W. 1873. *Inscriptions et publications relatives aux monuments de l'Inde Nigéri*. London, W.H. Allen and Co., 173 p.
- DHARMLINGAM VENU GOPAL. Badagas as a scheduled tribe. In : *International Badaga Association*, [en ligne] [http://www.badagatong-badaga-sttribe.com/consultation/09\\_06\\_09](http://www.badagatong-badaga-sttribe.com/consultation/09_06_09)
- DE MONT, E. 1966. *Hommes d'Inde, Les origines des castes et ses implications*. Paris, Gallimard, 449 p.
- HOCKINGS, P. 1992. Badaga. In : LEVINSON, D. ; HOCKINGS, P. (ed.). *Encyclopedia of World Cultures*. Boston, G.K. Hall.
- HOCKINGS, P. 1980. *Badaga: Ethnic Relations, Badaga Social History, 1550-1975*. New Delhi, Vikas Publishing House, 285 p.
- HOCKINGS, P. 1980. *Social evolution in a mountain community*. New Delhi, Vikas Publishing, 240 p.
- HOCKINGS, P. 1989. The Badagas. In : HOCKINGS, P. *Blue Mountains - The Tribespeople and their language in a South India Region*. Delhi, Oxford University Press, pp. 207-231.
- HOCKINGS, P. ; PILOT RAICHIOOR, C. 1992. *A Badaga-English Dictionary*. Berlin, Mouton de Gruyter, Ed. Werner Winter, Richard A. Rhodes.
- HOCKINGS, P. 1996. *Bibliographie des Nigéri: Année de l'Inde - Bibliographie Journal sur les monts Nigéri de l'Inde de l'Inde 1693-1996*. Talence, DYMSET, CRETE, 326 p. *Espaces tropicaux*, n° 14.
- HOCKINGS, P. 1999. *Kinships of the earth - Badaga kinship structure and demography*. New Delhi, Sage Publications, 302 p.
- NOBLE, W.A. 1968. *Cultural contrasts and similarities among the tribes groups in the Nigéri District, Madras State, India, 1890-1963*. Louisiana USA, Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College, 236 p. Dissertation submitted for the degree of the Doctor of Philosophy.
- RIVERS, WILF. 1906. *The Todas*. London, Macmillan and Co, xx + 755 p.
- VERGHESSE, L. 1969. The Kota. *Bulletin of the Anthropological Survey of India*. Calcutta, 18 (2), pp. 99-182.